

## CELUI QUI SAVAIT VOIR

*D'un continent à l'autre, le photographe  
Marc Riboud a raconté le monde en se plaçant  
au côté des hommes. Avec un don incomparable  
pour saisir au vol la poésie du quotidien.*

---

Par Yasmine Youssi  
Photos Marc Riboud

Page de gauche, Pékin, 1965. Liulichang, la rue des antiquaires: pendant la Révolution culturelle, les Chinois devaient apporter leurs bijoux à l'Etat, sans contrepartie. A droite, 1963. Castro dans un hôtel de La Havane avec Jean Daniel.

## À LIRE

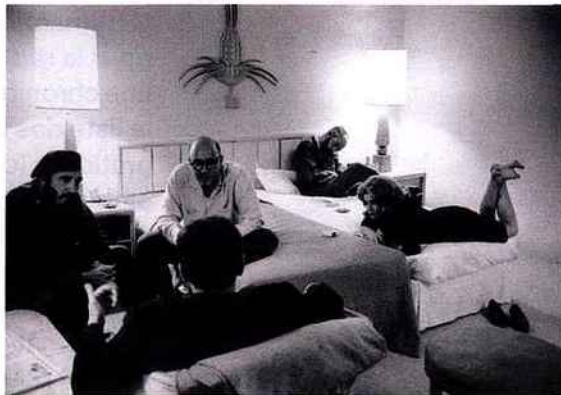
**Marc Riboud,**

**50 ans de photographie**  
éd. Flammarion,  
175 p., 52€.

**Marc Riboud**  
éd. Actes Sud,  
coll. Photopoché,  
144 p., 13€.

**Vers l'Orient**  
5 vol., éd. Xavier  
Barral, 64 p.  
chacun, 55€.

**Cuba. Marc Riboud**  
éd. de La  
Martinière,  
96 p., 18 €.



## VISA POUR CUBA

Cette image de Fidel Castro s'entretenant dans une chambre d'hôtel de La Havane avec le grand reporter de *L'Express* Jean Daniel fut un scoop mondial... à la divine surprise de son auteur, Marc Riboud. En ce mois de novembre 1963, le photographe de l'agence Magnum réalise un reportage sur Cuba quatre ans après la chute de la dictature. L'exposition qui lui est actuellement consacrée à Visa pour l'image (au moment même où il disparaît) permet de mettre ses pas dans les siens, de suivre ses pensées, son regard amusé face à ce peuple exubérant fraîchement converti au communisme, ornant ses bureaux et les murs de la capitale d'austères portraits de Lénine. En promeneur gourmand, Marc Riboud enregistre les rondeurs sensuelles des femmes, leurs rires, la douceur de vivre sous les tropiques en dépit des restrictions alimentaires. Un an auparavant, Cuba fut le théâtre de la terrible crise des missiles entre les USA et l'URSS. Jean Daniel – qui va bientôt fonder *Le Nouvel Observateur* – vient de rencontrer le président John Kennedy, qui l'a chargé de messages personnels à l'intention du leader cubain. Pour suivre l'entretien, Marc Riboud s'est niché dans un coin de la pièce, si exigüé que Michèle, la femme de Jean Daniel, a dû s'allonger sur le lit faute de siège. Le lendemain, le 22 novembre 1963, Kennedy est assassiné à Dallas. Sous le titre, «*Avec Castro à l'heure du crime*», l'article du Français illustré des photos de Marc Riboud va faire la une des magazines du monde entier. – **Luc Desbenoit**  
| «Cuba», exposition de Marc Riboud, jusqu'au 11 septembre, Visa pour l'image, Perpignan (66), entrée libre. [www.visapourlimage.com](http://www.visapourlimage.com)

**A** 80 ans passés, il rougissait encore aux compliments. Mort le 30 août dernier à l'âge de 93 ans, le photographe humaniste Marc Riboud avait l'humilité des plus grands. Peut-être parce qu'il a longtemps été considéré comme le petit dernier. Par les siens tout d'abord, lui, le frère de deux géants de l'économie française de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle : Jean, qui dirigea la banque Schlumberger, et Antoine, qui fit de Danone une multinationale. Par ses pairs, ensuite, Henri Cartier-Bresson (1908-2004) et Robert Capa (1913-1954), qui lui mirent le pied à l'étrier. Au point d'avoir longtemps été estimé comme un suiveur du premier. C'est méconnaître ses photos, dont certaines sont devenues des icônes tel ce portrait de l'inénarrable Zouzou, peintre de la tour Eiffel en équilibre sur une poutre, pinceau à la main et mégot à la bouche. Ou encore cette bonne sœur prise en flagrant délit de coquetterie du côté de la cathédrale Notre-Dame. Sans oublier la militante pacifiste saisie à Washington en 1967, opposant une fleur aux armes des soldats. Autant de clichés à l'image de leur auteur, retenus, espiègles, délicats.

Marc Riboud, pourtant, semblait toujours se demander ce qu'on pouvait bien lui trouver. Avant de s'apaiser face à l'admiration suscitée par son travail. Comme s'il avait constamment besoin d'être rassuré. Il fallait l'entendre dérouler sa vie. Pas une conversation sans évoquer son père, banquier lyonnais cultivé, mort en 1939, terrassé par les accords de Munich et la peur de voir à nouveau surgir la boucherie de la Grande Guerre. C'est lui qui lui avait offert son premier appareil en 1937, pour ses 14 ans. Et qui, exaspéré par la timidité de son rejeton, lui avait un jour lancé : «*Si tu ne sais pas parler, tu sauras peut-être regarder. C'est important de savoir voir.*»

Du maquis du Vercors où les nazis le laissèrent pour mort en 1944, on ne sut presque rien. A peine dit-il qu'il y vécut les plus belles années de sa vie. «*Tout y était si intense : amours, amitiés... Et puis quand on n'a rien, on a tout.*» Un héros, lui ? Pensez donc. Il enchaînait alors sur ses études – à Centrale, d'où il sortit «*bon dernier*» en 1948 – et ses premières expériences professionnelles d'ingénieur, calamiteuses, cela va sans dire, pour celui

qui se plaisait à rappeler l'inexactitude chronique des plans qu'on lui commandait. Jusqu'au jour où il décida qu'il avait mieux à faire : se consacrer à la photo. Nous sommes en 1952.

Son frère Jean eut alors l'idée d'appeler Henri Cartier-Bresson, dont il avait jadis courtisé la sœur, pour lui recommander son cadet. «*Je crois avoir été le plus mauvais de ses élèves*» soupirait, à tort, Marc Riboud, reconnaissant en son maître «*un tyran bienvenu*», à la fois «*généreux et sévère, attentif et impitoyable. Passionné, émotif, fulgurant*», et qui lui disait «*quoi penser, quoi lire, quoi voir, quoi faire et comment le faire*». Il mit ses pas dans les siens. Partit en 1955 pour l'Inde, la Chine communiste, l'Afrique, l'Amérique. Comme lui, il refusa le spectaculaire. Témoigna d'un sens du cadrage exceptionnel. Se mit en quête de l'instant décisif, ce moment où le fond se combine à la forme. Et s'émancipa.

Contrairement à Henri Cartier-Bresson, Riboud n'avait pas fait de la rigueur géométrique une religion. Laissant à celui-ci la virtuosité, il privilégia la poésie du quotidien, des lignes souples, et réussit des photos «*en prise directe avec l'inconscient collectif*» comme le résume si justement Jean-Luc Monterosso, le directeur de la Maison européenne de la photographie, à Paris. Ses images racontent le monde et ses bouleversements, le combat des hommes – ses semblables –, pour leur liberté. En Algérie, au moment de l'indépendance. Au Nord-Vietnam, pendant la guerre. Mais Marc Riboud ne montait jamais au front. Quand on lui demandait pourquoi, il répondait, laconique, avec un sens de l'autodérision peut-être transmis par Robert Capa qu'il adorait : «*A cause de mon tempérament peureux.*» Et c'est aussi pour ça qu'on l'aimait ●